

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Procédé pour enlever à la visseuse d'argent la couleur d'un noir rougeâtre que lui font prendre les œufs cuits.—Il arrive ordinairement que les œufs cuits au beurre ou à la graisse donnent aux couverts d'argent une teinte d'un noir rougeâtre que l'on a ensuite beaucoup de peine à faire disparaître; il ne s'agit cependant que de frotter, en pareil cas, l'argenterie avec de la suie.

Moyen d'enlever au beurre sa rancidité.—Il faut le battre ou le pétrir dans une quantité d'eau suffisante, contenant 20 à 30 gouttes de chlorure de chaux par kilogramme de beurre; on laisse le beurre en repos pendant deux heures; puis on le pétrit de nouveau dans l'eau. Il sera bon de réitérer ce lavage deux fois en changeant chaque fois d'eau.

Autre procédé.—Il consiste à mettre le beurre rance dans du lait frais, un litre de lait pour une livre de beurre, et de le battre de la manière ordinaire.

Moyen d'économiser le savon.—La femme d'un cultivateur américain a fait des expériences sur l'emploi des savons et elle a découvert qu'en ajoutant à une livre de savon, $\frac{3}{4}$ d'once (23 grammes) de borax que l'on fait fondre dans l'eau sans le faire bouillir, on épargne moitié de la dépense de savon et les trois quarts du travail de lessive, et que le linge lessivé acquiert plus de blancheur. En outre, l'action caustique du savon se trouve neutralisée; la peau des mains éprouve une sensation particulière et devient douce et soyeuse, résultat qui ne laisse rien à désirer à l'ambition de la lessiveuse la plus exigeante.

NOS GRAVURES

Courses de Chiens

Seule parmi les capitales modernes, Bruxelles possède des attelages de chiens. Leur défilé est la première surprise de l'étranger arrivé la veille de Londres, de Paris ou de Vienne.

Dès la pointe du jour commence le passage des petites charrettes qui amènent en ville le lait pour la consommation quotidienne. C'est, pendant quelques heures, un roulement continu, accompagné de jappements et d'aboiements significatifs; car, on peut aisément s'en convaincre, pour les chiens de laitières ce n'est pas une corvée que de traîner la charrette, mais un plaisir qui paraît même aussi vif que l'est la chasse pour le pointer ou l'épagneul. Ils sont fiers sous leur sellette ornée de clous et de plaques en cuivre jaune bien reluisants.

Nous avons remarqué cent fois avec quelle joie le chien se met sous les traits et, d'un autre côté, ses manifestations non équivoques en voyant la voiture rouler sans son aide: il mord dans les roues, dans les bras, dans l'objet que l'on transporte. Car il n'y a pas que les laitières de la banlieue qui emploient le chien de trait. Il est adopté par la plupart des boulangers, des menuisiers, des charbonniers, des épiciers, des bouchers des faubourgs, des marchands de bière. Tous les transports qui ne comportent pas la charge du cheval sont exécutés par des chiens; et encore ne recule-t-on pas devant une charge de plusieurs quintaux.

J'ai vu maintes fois un attelage de cinq chiens traîner un fardeau quasi impossible—un mètre cube et demi de moules—qu'ils transportaient à une distance de cinq lieues avec une vitesse moyenne de douze milles à l'heure.

Toute médaille a son revers. N'approfondissons pas les mystères de l'existence du chien du marchand de sable, aussi courageux, et plus malheureux peut-être que son maître, dont il partage le morceau de pain sec. Celui-ci, on le voit parfois seul, d'autres fois accouplé à un âne, et le plus souvent traînant à deux ou à trois la lourde charretée. Bon nombre de lecteurs se souviennent certainement du tableau de Stevens: *Marchand de sable*. Eh bien! c'est de la vérité copiée sur nature... Les contrastes se heurtent dans l'existence des animaux comme dans celle de

l'homme.—Chevaux de princes, chevaux de fiacres; chiens des grandes meutes et chiens de marchands de sable.

Ce fidèle compagnon de l'homme possède aussi des talents. Il bat le beurre. Dans les petites fermes du bord de l'Escaut, après avoir fait sa garde la nuit, on l'enferme, le matin, dans une prison de bois. C'est un petit apprentis suspendu au mur du pignon comme une *verandah* à une façade, et renfermant un tambour, lequel reçoit, par la marche continue de l'animal, un mouvement de rotation qui est transmis, au moyen d'un engrenage et d'une tige, à la baratte. Le chien est là comme un écureuil dans son tour, et sa tâche dure parfois pendant trois à quatre heures.

Mais arrivons à ce dernier exercice, à « la course » que représente notre dessin, et qui, s'il n'est pas le plus utile, est certainement le plus attrayant pour les acteurs comme pour les spectateurs. Les mêmes procédés que pour les courses de chevaux sont mis en usage, sauf que l'arène, au lieu d'être circulaire, est en ligne droite. C'est habituellement une route macadamisée qui sert de champ de course. Les enjeux établis, les concurrents se placent sur une ou deux lignes, selon leur nombre. Le signal est donné, et... roulez! Une formidable explosion d'aboiements salue le départ, qui ne s'est pas effectué sans peine ni sans corrections, chaque coureur voulant absolument tenir la tête.

Les concurrents s'élancent. Un nuage de poussière voile les premières chutes. Mais bientôt les automédons se replacent sur leurs chars et, tantôt assis, tantôt debout, ils excitent, du geste et de la voix, leurs vigoureux coursiers. Ainsi on a vu que tel véhicule, renversé au départ, arrivait des premiers au but. Ce but est fixé à deux ou trois mille mètres, quelquefois plus, et, pour peu qu'un encombrement s'oppose au passage, les concurrents se retrouvent dans des conditions analogues, avec des chances presque égales. Le vainqueur est applaudi naturellement. Que ne surmonterait-il pas alors!

Il est arrivé que tel propriétaire d'un bon chien, enivré des fumées de la gloire—et de la bière—a parlé de lutter de vitesse, sur son léger char, contre un cabriolet attelé d'un bon cheval, et la victoire lui est restée. Il est vrai que la distance à parcourir était de plusieurs lieues, par une route fort accidentée.

Un bon chien de trait coûte moins d'entretien et se vend plus cher qu'un âne ordinaire; dans bien des cas il fait autant de besogne.

LÉON BEAUDOUX.

Le Carrousel Militaire au palais de l'Industrie

Le concours hippique du Palais de l'Industrie a été clos le 16 avril par un grand carrousel militaire.

Le Maréchal-Président, accompagné de Mme la duchesse de Magenta et de plusieurs membres de sa famille, et entouré d'une nombreuse suite composée des hommes marquants du gouvernement, a assisté à cette solennité dont le programme était vraiment des plus attrayants. La musique de la garde républicaine a joué la *Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, et fait entendre un *Air de ballet* de Verdi. Soixante-quatorze élèves de l'école de Saint-Cyr et dix-huit officiers de l'école d'état major ont pris part aux exercices.

A dix heures, les élèves de Saint-Cyr, sous la conduite de leurs officiers instructeurs, sortirent au pas, à la file, en longeant tout le manège, en saluant les tribunes de leurs lances, au bout desquelles flottaient des bannières de différentes couleurs.

Après le salut par quadrilles et la reprise

générale au trot a commencé la course des bagues, qui s'exécute ainsi: les baguiers, au nombre de trois, sont établis en face des tribunes; les cavaliers partent au grand galop de leurs chevaux, et armés de lance, sans bannière, cherchent à détacher successivement les trois bagues, manœuvre que plusieurs élèves ont fort habilement exécutée.

Le commandant a fait recommencer l'épreuve aux vainqueurs, pour arriver à n'en laisser qu'un seul. C'est M. de Touchet, appartenant au deuxième peloton, qui, sur *Newcastle*, a gagné la partie.

Les officiers instructeurs sont venus ensuite présenter les chevaux sauteurs en liberté, montés en selle à piquet, sans étriers.

La course des têtes a été l'occasion d'un nouveau succès pour le deuxième peloton; M. de la Selle a été proclamé vainqueur.

Il s'agissait d'enlever à la pointe du sabre, les chevaux lancés ventre à terre, des têtes fichées dans le sable.

Sept élèves qui avaient enlevé trois têtes ont recommencé la lutte avec quatre têtes: il n'en est plus resté que quatre pour les cinq têtes, qui ont été enlevées seulement par M. de la Selle, sur *Flibustier*.

M. Des Mares a gagné la course du javalot, qui est peut-être l'exercice le plus difficile du carrousel, puisqu'il faut lancer le javalot, à vingt ou vingt-cinq mètres du but, sur un cheval au galop.

Les officiers élèves de l'École d'état-major ont fait ensuite quatre tours de piste en sautant à toute vitesse les haies un par un, deux par deux, quatre par quatre, et enfin tous ensemble, une grande haie placée dans toute la largeur du manège.

Enfin le jury a remis aux vainqueurs les prix consistant en pistolets, selle, etc. La musique de la garde républicaine joua la *Marche de sortie des cadets de St. Pétersbourg*. Le maréchal et Mme de MacMahon se levèrent et la foule s'écoula lentement, emportant une excellente impression de cette brillante solennité militaire.

V. M.

Un Intérieur Suédois

La maison est le domicile du maître de poste de l'endroit. Le petit salon, réservé aux étrangers, fait défaut ici. Aussi entrons-nous hardiment dans la pièce qui sert à la fois de cuisine, de salon et de chambre à coucher. L'heure était peu avancée encore; les femmes vaquent aux soins du ménage; l'une berce un enfant couché dans une peau de mouton suspendue aux poutres du plafond; l'autre prépare le déjeuner, le second déjà, apparemment; les enfants courent de tous côtés. Femmes et enfants nous montrent dans sa pureté le type asiatique, que l'on retrouve dans quelques cantons de la Dalécarlie, dernier prestige de l'occupation primitive de ce pays par les Lapons, refoulés aujourd'hui bien loin dans le Nord. Le costume si pittoresque de Rathwick, et l'original bonnet persan, ajoutent encore à l'illusion.

Dans un coin, près de la fenêtre, deux hommes, le maître de poste, sans doute, et quelque notable du village, devisent gravement, avec cette noble insouciance qui convient si bien à l'homme libre en général, et au paysan suédois en particulier. Ils sont occupés à se désaltérer avec de la petite bière ou du lait, après s'être réchauffés avec du pain ou de l'eau-de-vie de grains. Toute la famille nous regarde curieusement à la dérobée, mais sans indiscretion et avec une réserve pleine de dignité.

Mais la vieille horloge, placée à côté de l'alcove, nous avertit que l'heure s'avance. Nous allions nous impatienter, quand nous entendons le bruit que l'on fait en attelant nos chevaux.

Nous montons dans nos petites voitures, et bientôt nous nous trouvons de nouveau

au milieu de la forêt, à la recherche d'impressions et d'émotions nouvelles.

ED. LIX.

La Partie de Cartes

Que dites-vous de ces gamins qui transforment en un instant le logis maternel en un intérieur de taverne?

Tel est le résultat ordinaire de la passion du jeu. Nos deux frères ont commencé, sous l'œil de la sœur aînée qui file le chanvre pour le linge du ménage, une partie de cartes. Les deux joueurs rient dès le début du jeu, sont peu à peu devenus sérieux, puis ont disputé un coup douteux, et ont enfin terminé la partie au milieu d'un silence gros d'orage.

La revanche est entamée. Comme la fin de la partie s'avance, le perdant maugrée et conteste chaque coup; son partner rit de sa bonne fortune et nargue le guignon de son adversaire.

Au coup décisif, le maltraité du sort, dépité, colère, prétendant que son frère a triché, s'élançant sur lui, et le saisissant par les cheveux, lui secoue la tête comme un prunier.

Les autres frères et sœurs, effrayés, reculent en tremblant vers la grande sœur dont la voix émue a peine à mettre le holà!

Cette première partie sera certainement la dernière, car il ne faut point alimenter une passion comme celle des cartes chez un enfant d'un naturel si emporté et si violent.

C'est dans leurs jeux d'ailleurs que les enfants révèlent leur caractère. Aux parents à en tirer des enseignements doublement profitables.

Le rappel à l'approche de l'Orage

Elles sont parties dès l'aube pour les pâturages odorants de la forêt. Les campagnards matineux les ont vues, ces vaches blanches et noires ou rousses, traverser d'un pas lourd les rues du village encore endormi. Elles marchaient en file, s'arrêtant à la fontaine où elles avaient bu la veille, bondissant plus loin au geste d'un gamin, meuglant un peu partout en soulevant leur muffle baveux, précédées du chien, leur guide, et suivies du pâtre au large chapeau de grosse paille, armé d'un gros bâton noueux, et portant en bandoulière sa corne et son bissac.

Elles ont erré tout le jour dans les profondeurs du bois à la recherche des gazons épais; puis, vers le midi, se sont couchées à l'ombre, ruminant l'herbe fraîchement tondue dans la matinée, pour recommencer ensuite à paître de nouveau.

Tout à coup la trompe retentit, les échos répètent ses sons aigres et rauques; nos bêtes étonnées écoutent cet appel connu, auquel se joignent les aboiements successifs du chien.

Que se passe-t-il pour qu'avant l'heure accoutumée, éclate ainsi le signal du retour?

Le ciel s'est voilé, de gros nuages noirs courent à l'horizon, la cime des arbres s'incline sous des bouffées intermittentes, quelques larges gouttes de pluie tombent sur les feuilles et tachent les sentiers, l'orage approche.

Chaque bête alors, prêtant l'oreille, se dirige avec lenteur, et comme abandonnant à regret l'herbe épaisse, vers l'endroit d'où part la sonnerie du rappel.

Vous les voyez successivement apparaître une à une, faisant craquer les branches, foulant les hautes fougères. Un moment après la troupe est réunie autour d'un orme colossal, dans une éclaircie connue des pasteurs. Puis, sur un signe du pâtre, le chien se tait, et la troupe, comme le matin, regagne silencieusement mais d'une allure plus pressée l'étable qui doit les abriter de l'orage, dont des éclairs et des roulements lointains annoncent l'approche.

A. ACHINTRE.